

Hélène VACHON

Le complexe de Salomon



alto

DE LA MÊME AUTEURE

La tête ailleurs, Québec Amérique, 2002
Singuliers voyageurs, Québec Amérique, 2004
Attraction terrestre, Alto, 2010
La manière Barrow, Alto, 2013
Santa, Alto, 2016

Littérature jeunesse

Le sixième arrêt, Héritage, 1995
Le plus proche voisin, Héritage, 1995
Dans les griffes du vent, Héritage, 1996
Mon ami Godefroy, Héritage, 1996
Le cinéma de Somerset, Dominique et compagnie, 1998
Le délire de Somerset, Dominique et compagnie, 1999
Le piège de l'ombre, Québec Amérique, 2000 (Hachette, 2001)
L'oiseau de passage, Dominique et compagnie, 2000
Monsieur Engels, Dominique et compagnie, 2000
Collection «Le Trio rigolo» (en collaboration), Fou Lire, 2005-2014
Les saisons vues par Schouster, Fou Lire, 2006
Le sport selon Schouster, Fou Lire, 2007
L'arbre tombé, Québec Amérique, 2007
Comment créer des liens entre humains sans s'entretuer,
Fou Lire, 2008
Mes parents sont gentils mais... tellement amoureux!,
Fou Lire, 2008
Mes parents sont gentils mais... tellement débranchés!,
Fou Lire, 2010
Collection «Les Doddridge», Fou Lire, 2014-2016
Daphné 1 et Daphné 2, Fou Lire, 2018-2019

Hélène VACHON

Le complexe de Salomon

et autres bonnes nouvelles

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Le complexe de Salomon / écrit par Hélène Vachon.

Noms: Vachon, Hélène, 1947- auteur.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20200070487 | Canadiana (livre
numérique) 20200070495 | ISBN 9782896944583 | ISBN 9782896944590 (EPUB)
| ISBN 9782896944606 (PDF)

Classification: LCC PS8593.A37 C66 2020 | CDD C843/.54—dc23

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres — Gestion SODEC

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Couverture: Walter Martin & Paloma Muñoz, *Uphill*, 2014
martin-munoz.net

ISBN 978-2-89694-458-3
© Hélène Vachon et les Éditions Alto, 2020

L'ARRÊT 139

L'arrêt d'autobus numéro 139 est presque toujours désert. C'est un simple poteau fiché en terre et surmonté d'un panneau sur lequel on a inscrit les trois chiffres à l'encre noire. Avec le temps ils ont pâli mais nul ne s'en soucie, les rares personnes à prendre l'autobus sont des prisonniers relaxés du pénitencier fédéral situé en face. On a peine à concevoir qu'un ex-détenu aspire ses premières goulées d'air libre en faisant le pied de grue devant un panneau aux chiffres à moitié effacés. On aimerait un autre scénario, des voitures attendant depuis des heures que la porte s'ouvre, des voitures avec des amis dedans, ou des parents, un père, une sœur, des bras en tout cas, qui empoignent et serrent fort avec des mots crachés à l'oreille, des larmes retenues ou non. Cela arrive mais c'est rare. La plupart du temps, il n'y a personne. Mais l'arrêt n'est pas loin, la ville non plus. Une fois franchie la porte du pénitencier, ils n'ont qu'à traverser la route et à patienter. L'attente est parfois longue, le bus passe aux heures mais il y a souvent des retards. C'est le moment le plus difficile de cette journée difficile, être là, être vus, être condamnés à l'immobilité, cloués à cette étroite bande de terre comme des insectes dans leur écrin. Ils aimeraient passer inaperçus, qu'on ne voie pas cette démarche gauche, cette allure humble et craintive

qu'ils ont presque tous. Si exubérants à l'intérieur, ils se découvrent figés, maladroits. Leur avidité est immense, leurs désirs inavouables mais la nouveauté les paralyse, seuls leurs yeux se meuvent, leurs grands yeux mobiles qui voudraient embrasser tout l'univers visible, le grand et le petit, le rare et l'ordinaire, pour l'instant ils n'ont que cette route, plate et impersonnelle, cet interminable ruban d'asphalte bordé de petites maisons qui ont choisi de vivre cachées derrière leurs montagnes de neige ou l'épaisse végétation qui, été comme hiver, ne laissent visible que le haut de leurs toits.

Un homme attend devant l'arrêt. L'été tire à sa fin, l'air est encore doux mais le vert vire déjà au brun. L'homme est assis par terre, il a raté de peu le bus de quinze heures. Il a fait des signes, couru sur quelques mètres, on l'a vu, il en est sûr, mais on ne s'est pas arrêté. Alors il s'est assis. Il est grand, agréable à regarder, jeune, trente-six ans. Il a plu la veille, le sol est humide sous ses fesses, mais il sourit, la sensation n'est pas désagréable, il murmure je suis dehors, dehors, comment faire après tout ce temps? Dix ans. Gabriel, le portier, l'a escorté en regardant par terre. Il lui a remis un sac à dos, quelques billets, ses objets personnels, des souvenirs, des photos, pas de lettres, un livre. Il aurait aimé se presser, courir, mais ses jambes sont de plomb, une main sur son épaule le pousse, plus vite, allez, ton temps est terminé alors va-t'en et ne reviens pas. La porte s'ouvre devant lui, un simple rectangle dans un portail plus grand, il doit lever le pied pour en franchir le seuil, un dernier effort, une dernière difficulté, puis il se retourne, rencontre deux yeux graves, une figure ridée, cherche une main à serrer, mais la seule disponible est sur son épaule, Gabriel n'a qu'une main, il avait oublié.

Tout ça a pris plus de temps que prévu. Il a une heure à tuer. Ses avant-bras reposent sur ses genoux repliés, écartés, sa tête ne demande qu'à tomber. Mais

il se ressaisit, se redresse, se force à regarder la route, l'asphalte, la barrière végétale, les maisons invisibles, tous ces petits V renversés et cette chose, ce gros bâtiment de pierres grises, joufflu, terne, sa maison depuis dix ans.

Il vendrait son âme pour une cigarette.

Il fait très chaud pour un mois d'août, la sueur ruisselle et fait des marques, il devrait se lever, faire quelques pas, s'éventer un peu sinon les passagers vont voir. La sueur, les cernes sous les bras. Sentir aussi. L'odeur de sa peau, de ses vêtements, c'est celle de la prison, des cantines, des fonds de cour, il n'a pas de mots pour la décrire.

Soudain, une forme au loin, une silhouette. Elle vient vers lui, floue, un peu ronde, pas très haute, c'est un homme, pas de doute, il se déplace lourdement, les femmes ne marchent pas comme ça, leur corps ne se déporte pas de gauche à droite en deux mouvements distincts, c'est un homme plus très jeune, pas encore vieux, il a chaud lui aussi, souffle beaucoup, s'éponge le front toutes les cinq secondes, grossit, grossit, grossit et puis ça y est, le voilà. Salut!

Il répond salut, fait mine de se lever mais l'homme l'arrête d'un geste. Sa peau est grasse, luisante, les yeux bleus fixent un point derrière lui. Même au repos, il continue de se balancer d'un pied sur l'autre.

— C'est rare que je trouve quelqu'un ici. Y a jamais personne. (Il désigne le pénitencier du menton). C'est pas surprenant, avec cette bâtisse-là, y a pas personne qui se risque à prendre l'autobus. Ils ont ben que trop peur.

Il est content d'être resté assis, il n'aime pas ce qu'il entend, est-ce que je fais peur? Il pense à Jean, à Steve, à Louis. Eux ne faisaient peur à personne, de ça il est sûr.

— Ils peuvent ben avoir peur, y paraît que la prison est pleine. Maudite gang! Je peux pas croire qu'on paye pour ça.

Il fixe le sol, n'ose pas lever les yeux vers l'homme, gêné pour lui. Une telle entrée en matière. Près de son pied gauche des fourmis s'agitent autour d'un petit monticule de terre, l'une d'elles transporte un tronçon de paille presque aussi gros qu'elle.

— Ça coûte cher, un prisonnier!

Non, oui, sans doute, il ne sait pas. Ne veut pas savoir. Il aimerait être seul, qu'on le laisse tranquille. Pourquoi êtes-vous ici, monsieur? Qu'est-ce que vous me voulez? Allez-vous-en. Je suis un prisonnier, vous le savez aussi bien que moi, un ex-détenu qui traîne sa misère comme un relent du passé, alors partez. Partez, de grâce.

— Pas loin de cent mille dollars par année chacun! Imagine ce que ça nous coûte pour la gang au grand complet. Logés nourris à nos frais. On leur apprend même un métier. La grosse vie! Pas de factures à payer, pas de patron, pas de femme, pas d'enfants, pas de problèmes. Des maudits parasites!

Il retient son souffle, expire doucement par la bouche, certain que les battements de son cœur s'entendent. Il ne croyait pas que cela viendrait aussi vite, que le premier individu rencontré lui balancerait des injures par la tête. Il vient de sortir, n'a pas encore renoué avec la méchanceté ordinaire, qu'on lui donne un peu de temps, qu'on laisse le silence prendre possession de lui avant le grand brouhaha de l'existence.

— Paraît qu'y en a un qui a essayé de se suicider l'autre jour.

Simon, oui. Dans sa cellule. Qui était aussi la mienne.

— Paraît qu'ils l'ont sauvé à la dernière minute. J'me demande ben pourquoi. On aurait dû le laisser crever.

Il dormait, n'avait pas entendu Simon pleurer, Simon pleurait tous les soirs, il avait fini par s'y habituer, il n'avait pas entendu l'appel de Simon, il dormait, le bruit de la chute l'avait réveillé. Il avait crié, vociféré, hurlé, enfoui sa tête dans le ventre chaud de Simon, on avait dû le repousser brutalement pour couper la corde. Simon était tombé par terre, une grosse masse qui s'effondre dans le désordre, jambes de travers, bras en croix, la tête qui heurte le ciment, de l'urine plein le pantalon. Et, non, on ne l'avait pas sauvé.

— T'en penses quoi, toi?

Il n'entend même pas la question, il l'entendrait qu'il ne saurait pas quoi répondre. Qu'y aurait-il à dire? Qu'il aimait Simon, que cela était venu tout seul, comme une évidence. Comment faire autrement, comment se passer d'un corps humain, comment renoncer à cette perfection, deux bras, deux jambes, un tronc, aussi bien dire un arbre avec des branches, comment se passer des arbres?

— Tu penses rien, toi? Tu penses pas?

Encore ce ton injurieux. Il lève la tête vers l'homme, surprend dans l'œil bleu un mélange d'amusement et de cruauté. Il pense à un chat, un chat jouant avec sa proie.

— Tu penses pas, tu parles pas non plus!

L'homme fait quelques pas, sort une gomme de sa poche et jette le papier par terre, stoppant net la colonne de fourmis soudain désorientées. Peut-être un ancien fumeur, peut-être qu'il mâche de la gomme pour oublier la nicotine. Mon âme, mon âme pour une cigarette. Il ramasse délicatement le papier tapissé de poudre sucrée, le porte à ses narines, le froisse dans ses mains et ça y est, la vie reprend ses droits et les fourmis, leur déambulation séculaire.

— Y a des Noirs aussi, pis des Arabes.

Olson, Bilal, Toussaint, Achir, Billy, Sidney, Basile... Ils étaient tous là hier soir. Tous sauf Achir. Ils n'avaient jamais réussi à s'entendre. Mais tous les autres. Ils s'étaient serrés à n'en plus finir, s'étaient promis des choses et encore des choses, Toussaint pleurait comme un veau, arrête de chialer Toussaint, arrête de chialer pour rien. Je chiale pas pour rien, t'es pas rien et tu t'en vas.

— Paraît qu'y en a de plus en plus. Veux-tu ben me dire pourquoi on les retourne pas chez eux?

Parce que chez eux ils mourraient et pas ici. Ses mains s'agitent depuis un moment, il essaye de les maîtriser mais elles s'énervent. Quand il est agacé, impatient, furieux ou en danger, il a ce geste, ses doigts trépignent, ses mains s'ouvrent et se referment, il fait ça depuis tout petit, sa mère s'en inquiétait, elle l'attirait vers elle et disait arrête.

— Si ça continue comme ça, ils vont nous envahir, on va finir par être minoritaire. Eux autres pis leur maudite religion! Sans parler des réfugiés, une autre belle gang. Il faudrait construire des murs nous autres aussi, les murs c'est pas juste bon pour les Américains.

Des murs. Le mot est obscène. Ils ne voient que ça là-bas, alors ils ne prononcent jamais le mot. Les larmes montent, il suffoque. Elle disait arrête, calme-toi, ne prends pas tout au pied de la lettre, elle serrait ses deux mains dans les siennes et les portait à sa bouche. Mon petit soldat impatient. Il la revoit et se calme, se concentre sur la fourmilière. Une fourmi égarée est en train d'escalader son pied, dans un instant elle ira se perdre sous le pantalon, atteindra la peau, il sentira le léger chatouillis et c'est à ce moment qu'il s'en ira, il se lèvera, saluera brièvement et marchera vers la ville. Il en aura pour des heures mais qu'importe, tout vaut mieux que rester ici à supporter ça, des paroles à peine moins offensantes que celles que les prisonniers échangent

dans la cour, au plus fort de la haine. On tue pour bien moins. Mais il ne tuera pas, il faut juste que ses mains s'apaisent. Tu peux le faire, petit soldat, tu l'as fait tant de fois, calmer tes mains, les coincer sous tes aisselles, les enfouir entre tes cuisses ou dans ta poche. Tu ne dois pas les laisser faire, tu dois les éloigner, les emmener avec toi, loin d'ici.

La fourmi a atteint le mollet, en un instant il est debout, dressé comme un animal aux abois, dans ses veines engourdies son sang se déploie comme un fleuve, il est grand, bien plus grand que l'homme à côté de lui qui soudain prend peur et recule. Tu fais quoi là?

— Je m'en vais.

Il jette son sac sur son épaule et s'éloigne. Ses mains sont redevenues des mains, pas des serres ou des griffes, ou des armes. Il fait encore plus chaud que tout à l'heure, il arrivera à la nuit tombée, sans doute trop tard, les bureaux seront fermés, la chambre qu'il convoitait déjà occupée mais qu'importe, qu'importe, qu'importe.

— Tu veux pas une cigarette?

Il s'arrête, se fige, des secondes passent, il ne s'aperçoit même pas qu'il se retourne, qu'il a cette brusque et formidable torsion de tout son corps vers l'homme qui sort un paquet de sa poche et l'ouvre.

Il tend ses deux mains pour prendre la cigarette. On dirait qu'il mendie. Une seule main aurait suffi, il les tend toutes les deux comme le jour où on les a saisies pour les enfermer dans des menottes.

Avec la cigarette, le feu, la petite flamme qui sent si bon. Il inspire et ferme les yeux, renverse la tête en arrière, s'offre tout entier à l'instant.

— C'est bon?

Il a un rire bref, un son rauque qui dit c'est bon, oui, mais laissez-moi tranquille, je n'ai pas envie de parler. La cigarette est longue et blanche, insipide, il les préfère plus fortes, brunes, comme les petits cigares que Bilal recevait parfois de l'étranger. Ils les fumaient dans la cour, un à la fois, épaule contre épaule, un cigare pour deux, pour les faire durer.

Puis il entend le moteur, le vrombissement de l'autobus. Il gémit et se détourne, je t'attends depuis si longtemps mais c'est trop tôt, je n'aurai jamais le temps. Il aspire, aspire encore, la cigarette est interminable, c'est bon, insipide et doux.

L'homme s'approche lentement de lui, saisit sa main libre et y dépose le paquet de cigarettes.

Puis il recule, dos droit, regard droit, un homme nouveau avec un air de bonté, sans la moindre trace de cruauté. Il sourit.

— Vous m'avez supporté jusqu'au bout, monsieur.

Il laisse passer un instant ou deux.

— Vous m'avez laissé débiter toutes ces horreurs sans vous en prendre à moi.

Il sourit encore.

— Je ne sais pas comment vous avez fait mais à partir de maintenant une chose est sûre : si vous m'avez supporté, vous pourrez supporter le monde entier.

Il lui tend la main.

— Je vous souhaite bonne chance, monsieur.

L'homme reste là pendant que les portes de l'autobus s'ouvrent, il restera là tant qu'elles ne se seront pas refermées, tant que le petit soldat n'aura pas trouvé un siège, un siège près de la fenêtre, tant qu'il n'aura pas tourné les yeux vers lui, sa main grande ouverte en signe d'adieu.